

à moi de désobéir, de tromper !... S'il faut un miracle, le miracle se fera !...

Corentine savait au besoin s'armer de patience ; elle se résigna en chrétienne. Sans renoncer à aucune de ses espérances, elle résolut d'attendre que Marcelle fût tout à fait en âge de raison. D'abord, et avant toutes choses, elle devait respecter la volonté formelle de M. Emilien Durantais.

Le dimanche, à la grand'messe, les gens de St-Loup furent étonnés de ne pas voir Corentine à sa place ordinaire à côté de sa fille Renée. On s'enquit d'elle dès la fin de l'office.

Morgan et ses enfants furent bien obligés de répondre qu'elle était à Paris.

— Et pourquoi ?... Pourquoi ?... Depuis quand ?

— *Corepus drôle !* vous êtes *ben* curieux !... mêlez-vous de vos affaires ! disait Morgan.

Renée balbutiait et rougissait. Tanguy gardait le silence.

— Corentine à Paris ! Encore quelque malheur arrivé à Marcelle !... Ça tournera mal, vous verrez !... ce M. Emilien Durantais est si fier !...

— S'il n'était que fier !...

— Je n'ai pas oublié, moi, ce qu'en disait la Bernarde à l'époque...

— La Bernarde et tous les Roverin ont changé d'avis du depuis...

— Bon ! bon ! il arrive plus d'une fois que le premier sentiment est le meilleur.

Langues bonnes et mauvaises s'agitaient avec une activité accrue encore par la réserve des Morgan.

Le lendemain lundi, cinquième jour de l'absence de Corentine, ce fut bien pis quand Pierre-Paul vint prier son oncle de lui prêter cent écus pour faire le voyage de Paris.

— Cent écus, *corepus drôle !*

Le bonhomme commença par refuser net, la mère Gervais poussa les hauts cris, les cousins et cousines ouvrirent de grands yeux ; la vieille Bernarde, comme bien on pense, fit dans sa cheminée un formidable carillon. Pierre-Paul insista.

— A quoi diable songes-tu donc ! s'écriait Gervais. Oublies-tu que, par son testament, mon frère Joseph te défend d'aller à Paris.

— Non, mon oncle, je n'oublie rien, et je me conformerai aux volontés de mon père, qui me défend seulement de jamais quitter l'état de paysan pour me fixer dans une ville. Je me ferais

simple journalier ou valet de ferme plutôt que de lui désobéir ; mais j'ai besoin d'aller à Paris, et avec votre permission, il faut que j'y aille.

— Nous diras-tu pourquoi, au moins ? demanda l'oncle Gervais fort adouci.

— Oui, pourquoi ? répéta la Bernarde en cessant son vacarme.

— Ce n'est pas mon secret.

— Quelque histoire de Marcelle, bien sûr ?

— Je ne dis pas non ; mais n'est-elle pas notre amie à tous ? Et si je peux la servir, elle, ou nos voisins Morgan, faut-il que je reste tranquille ici, quand il me suffira peut-être bien d'aller à Fougères d'où je serai de retour ce soir ?

Bon gré mal gré, chacun finit par céder aux désirs du jeune gars, qui se trouvait avec Jacques Morgan, Renée et Tanguy, devant le bureau de la poste, lorsque la malle s'y arrêta.

Au lieu de recevoir une lettre, ils se virent en présence de Marcelle et de Corentine. Ils poussèrent des cris de joie tous en même temps, et il y eut là un moment d'effusion difficile à décrire.

Les alarmes de Pierre-Paul et des Morganse dissipèrent ; Marcelle gracieuse et bien portante leur souriait avec bonheur ; toutes leurs craintes, tous leurs affreux soupçons s'évanouirent.

Ils furent charmés des récits de Corentine qui, sans déverser le moindre blâme sur Emilien, loua chaleureusement la comtesse et sa fille, madame Clarisse, la jeune femme à M. Durantais.

Pierre-Paul était triste pourtant, lorsqu'à l'heure du souper il rentra au Moire, où il commença par rendre à son oncle les cent écus destinés à son voyage.

— Eh bien ! demandèrent tous les Roverin à la fois, parleras-tu maintenant ?

— Marcelle est de retour, mais elle n'est pas avec les Morgan à la Plantelle. Marcelle vient d'entrer au couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, où elle sera élevée comme une demoiselle de famille avec Mlles Laure et Suzanne de Beauval. Elle est babillée à la parisienne...

Ici Pierre-Paul, découragé par Corentine, poussa un profond soupir ; mais, accablé de questions, il dut entrer dans le détail de tout ce qui était arrivé à Marcelle.

A la fin, s'interrompant lui-même :

— Pardonnez-moi, mon oncle, s'écria-t-il, j'oubliais de vous donner une bonne nouvelle...

— Ta sœur Clarisse ? interrompit Gervais avec émotion.

— Elle vit encore ! Corentine en a la preuve ?

La Bernarde joignit les mains en tremblotant. Et Pierre-Paul raconta la visite de Corentine et de Marcelle au tombeau des Roverin, dans le cimetière Montmartre.

Le *De profundis* fut récité en commun.

— Pour le repos des âmes de mon frère Joseph, de sa femme et de ses enfants !... avait dit Gervais.

Et quand la prière des morts fut achevée :

— Vive la marquise ! et vive ma nièce Clarisse !... s'écria le bonhomme avec chaleur. Ah ! par la permission de Dieu, les Roverin de Paris ont aussi une tombe. Sur ma foi, mes enfants, de tous mes chagrins le plus gros était de penser qu'ils étaient pele-mêle dans le grand trou avec ceux qui n'ont ni parents ni amis...

C'était à peine si les enfants de Gervais et sa femme le comprenaient ; mais Pierre-Paul, vivement ému, serrait la main de son digne oncle, et la Bernarde tremblotait de joie en disant :

— Une tombe !... et mademoiselle Clarisse vivante !... La Corentine, mon doux Jésus ! a fait un *ben* heureux voyage.

Ensuite, pendant plusieurs mois, on attendit au Moire, comme à la Plantelle, la lettre promise par le fossoyeur. Cette lettre n'arriva jamais car dès le premier soir, au cabaret de la mère Capucin, cantinière des croque-morts, l'indifférent Pitois avait allumé sa pipe avec l'adresse de Corentine.

Et d'un pas égal le temps avait marché.

Trois ou quatre fois, pour l'acquit de sa conscience, Pierre-Paul proposa d'aller à Paris à la recherche de sa sœur Clarisse.

— Attends d'être majeur, ça vaudra mieux ; lui répondait toujours l'oncle Gervais. Si nous avons crainte qu'elle fût dans la peine, je te dirais : Cours bien vite ! Par bonheur, il n'y a pas de risque ; la marquise qui l'a accueillie et qui fait si bien entretenir le tombeau de sa mère ne la laisse manquer de rien. Et puis après, entre nous, j'ai encore un tas de bonnes raisons pour vouloir que tu sois un homme fini avant de te montrer chez des gens fiers qui ne t'ont jamais écrit ce qui s'appelle un chiffon de lettre. Raison de plus, mon gars, pour ne pas négliger tes livres, m'entends-tu bien ? Sois savant, pire que leurs messieurs de Paris !... Ah ! mais... faut pas que ta sœur ait honte de son frère le paysan ; au contraire, voilà !

Encore que Gervais ne dit point ce qui lui semblait être le point capital, — encore qu'il ne fit aucune allusion aux motifs du rigide systè-

me d'économie qu'il pratiquait alors, Pierre-Paul se laissa convaincre de bonne grâce.

Gervais n'eut pas trahi sa pensée secrète pour venir à bout du jeune gars ; mais, en madré compère, il eût trouvé au besoin cent arguments bons ou mauvais ; Pierre-Paul, qui n'était séparé du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs que par quatre fortes lieues, ne le réduisit pas à prendre la peine de les chercher et suivit très volontiers tous ses conseils.

Le jeune gars avait aussi d'excellentes raisons pour attendre ; il prévoyait que Marcelle, après la fin de ses études, retournerait définitivement à Paris :

— C'est alors que j'irai, moi, se disait-il, et je veux que M. Emilien soit étonné de ce que peut savoir un simple paysan qui n'a pas peur de piocher dans les livres.

L'ardeur de Pierre-Paul pour l'étude redoubla, et cette fois de l'assentiment général.

Gervais et les Roverin applaudissaient tout haut ; Corentine et les Morgan approuvaient tout bas ; le maire Mathurin Gillet, son neveu Jérôme et le maître d'école Blaise Cordon, se répandaient en éloges ; le curé, son vicaire, le notaire et le médecin ne trouvaient rien à reprendre aux progrès du petit père, dont M. de Beauval et ses fils secondaient activement les efforts.

Les études, bien entendu, ne nuisaient pas aux récréations.

.....  
Ah ! comme le chien Plantiau savait le chemin du couvent de Notre-Dame-des-Fleurs.

## XXVI.

## NOTRE-DAME-DES-FLEURS.

Le couvent de Notre-Dame-des-Fleurs, situé à peu de distance du chemin de Fougères, à Saint-Malo, s'élève sur une colline solitaire d'où l'on aperçoit au levant les Dames-Plorées, et un peu sur la gauche, dans le fond, l'humble clocher d'ardoise du bourg de Saint-Loup. Des bois et des vergers s'étendent au midi ; et, si le temps est calme ou lorsque règnent les vents pluvieux, l'on entend distinctement les cloches de la ville ; mais les brises d'est et de nord n'apportent que les rumeurs douces et confuses de la campagne, le chant des oiseaux, le cri du grillon, le murmure des eaux et des feuillages.

Pas un hameau, peu de fermes isolées dans les environs.

A perte de vue, sur les deux tiers de l'horizon, se déroulent de vastes prairies émaillées de fleurs.

De là le nom du pieux asile où devait s'écouler la seconde enfance de Marcelle Durantais.

Jacques Morgan et Corentine la présentèrent à la supérieure, qui voulut bien l'admettre immédiatement, après avoir pris connaissance d'une lettre de son père.

Il fallut donc se séparer encore.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Marcelle lorsqu'elle embrassa son père nourricier; sa cousine Renée et Tanguy son frère de lait, mais elle ne put retenir ses sanglots quand vint le tour de Corentine;

— Courage! mon enfant, dit la bonne fermière, deux fois par semaine, les jours de marché, tu verras l'un ou l'autre de nous au parloir; et, le dimanche, nous tâcherons de venir tous ensemble. De ton côté, fais de ton mieux pour satisfaire mesdames les religieuses.

— Oui, ma mère, je vous le promets, dit Marcelle, non sans jeter un regard de regret du côté de Saint-Loup d'où elle se voyait exiler.

Pierre-Paul attendait sur le seuil du couvent; il ne revit plus Marcelle, que la supérieure confia d'abord à Mlles de Beauval, ses anciennes amies, deux des plus grandes et des plus sages.

Elles séchèrent les larmes de leur petite compagne en lui témoignant la plus vive amitié.

Sans leur secours, Marcelle, qui fut l'objet de la curiosité générale en sa qualité de nouvelle venue, aurait été bien plus intimidée et bien plus troublée. Mais leur bienveillance fraternelle n'aurait certainement pas pu la préserver du ridicule, si elle eût été habillée en paysanne et surtout si elle eût encore porté l'un des bizarres costumes de son enfance.

Fort heureusement ce n'était pas Corentine, mais Clarisse, qui avait présidé à sa mise de petite jeune fille; mesdemoiselles les pensionnaires, assujetties à la cruelle loi de l'uniforme, s'extasièrent devant sa toilette.

Elle était habillée avec un goût charmant, elle apportait la mode de Paris; tous ses chiffons examinés, jugés et contrôlés, furent admirés à l'envi tant que dura la récréation du soir; en même temps un cercle d'indiscrètes questionneuses ne cessa de l'entourer:

— D'où venait-elle?

— De Paris.

— Où était-elle née?

— A Paris.

— Où habitaient ses parents?

— A Paris.

— Comment, étant Parisienne, connaissait-elle Mlles de Beauval?

— Que savait-elle?

— Dans quelle classe devait-elle entrer?

Laure et Suzanne se chargèrent de répondre à cet interrogatoire sans fin, mêlé de réflexions sur les moindres détails du costume de Marcelle.

Déjà savantes dans le grand art de la vie, dont l'éducation publique est la meilleure école, elles firent si bien que leur petite amie ne pécha point par excès de franchise.

Dès le lendemain, la prenant à part, elles lui donnèrent une première leçon de diplomatie.

Suzanne lui recommanda de ne pas dire qu'elle n'avait guère vécu que dans une ferme.

— Toutes nos compagnes ne sont pas comme nous, ajoutait Laure, nous en connaissons qui ne manqueraient pas de t'humilier. Il y en a d'orgueilleuses et d'impertinentes que d'autres imiteraient par sottise. Ne te livre pas aux premières venues, tu ne tarderais pas à t'en repentir.

Marcelle, attristée, remercia ses jeunes protectrices pour qui elle ne devait point avoir de secrets. Elle se trouva bientôt tout heureuse d'être guidée par leurs conseils. Elle avait deux confidentes remplies de la plus ingénieuse sollicitude, pleines d'estime pour Corentine et d'amitié pour tous ceux qu'elle aimait.

Pierre-Paul, qui avait sauvé la vie à Suzanne et dont on faisait le plus grand cas dans la famille de Beauval, fut naturellement le sujet de fréquents entretiens.

Les deux sœurs souriaient à l'aveu naïf de la tendresse de Marcelle pour le jeune père du Moire; elles n'ignoraient pas que cette tendresse était réciproque et n'avaient pas oublié que pendant bien longtemps, Pierre-Paul s'était montré tout fier d'être appelé *le petit mari* de Marcelle.

— C'est de ceci surtout qu'il ne faut parler à personne, disait Suzanne.

— Et même, ajouta Laure, n'en causons jamais que bien bas, de peur d'être entendues.

— Mon Dieu! dit Marcelle, est-ce donc aussi parce que Pierre-Paul habite une ferme et porte le costume de paysan? C'est vilain de rougir de ses amis d'enfance; vous n'avez pas rougi de moi, mesdemoiselles. Si l'on se moque de mon

amitié pour lui, eh bien! je dirai aux moqueuses qu'elles ne sont que des méchantes!

— Garde-t-en bien! dit Suzanne.

— Imprudente! fit Laure, tais-toi donc!

Marcelle ajouta:

— Si Pierre-Paul était habillé en prince et demeurait aux Tuileries, je ne pourrais l'aimer davantage; serait-il un petit mendiant déguenillé, je ne l'aimerais pas moins.

— Tu ne nous comprends pas, Marcelle, dit Suzanne. Si la supérieure, si nos maîtresses savaient ce que tu nous dis là, nous serions bien grondées toutes les trois et l'on nous empêcherait peut-être de causer ensemble.

— Suzanne a raison, murmura Laure; enfin, moi qui suis la plus grande, je serais punie sévèrement.

— Pourquoi donc? mais pourquoi! je vous en prie!

— Enfant! dit Mlle Laure qui avait quinze ans.

Quant à Suzanne, elle baissa modestement les yeux.

« La modestie est inconnue à l'innocence, » a dit nous ne savons quel moraliste, ce qui nous porte à croire que la criminelle pensionnaire était coupable de connaître le sens du mot *amour*; mais Marcelle, l'ignorante, dit encore:

— Y a-t-il donc du mal à ce que j'aime Pierre-Paul, qui m'a toujours fait du bien et qui m'aime aussi depuis que je me connais?

Laure fut très embarrassée pour répondre avec sagesse, réfléchit un instant, et dit enfin:

— Si Pierre-Paul était ton frère, ou seulement ton cousin, personne n'y trouverait rien à reprendre, mais il n'est pas du tout ton parent.

— C'est mon bon ami, fit Marcelle.

— Et voilà justement le mal! murmura Mlle Suzanne en rougissant.

— Faut-il donc être ingrate? ou bien nos maîtresses sont-elles comme mon père qui déteste la famille Roverin sans que j'en sache bien la raison?

— Vraiment? dirent à la fois les deux sœurs.

— Oui, mesdemoiselles; c'est pourquoi Corentine m'avait bien défendu de parler de Pierre-Paul à papa ni à maman, et j'en ai eu du gros chagrin qui a fini par me donner le mal du pays.

— Pauvre Marcelle! dit Laure en soupirant.

— Mais vous connaissez Pierre-Paul, et vous ne le laissez pas, vous, ajouta la petite fille, vous

savez combien il est bon, doux, instruit, généreux...

— Courageux surtout! interrompit Suzanne.

— Et vous m'écoutez, n'est-ce pas, quand je vous parlerai de lui?

— Sans doute, murmura Laure malgré sa haute sagesse.

— De tout notre cœur! dit Suzanne enhardie par l'exemple de son aînée.

— Mais encore une fois ne parle de lui qu'à nous seules!

— Merci, mesdemoiselles, merci! dit Marcelle avec effusion, car, si je ne pouvais ni le voir ni l'entendre, ni seulement prononcer son nom, comme à Paris, oh! je sens bien que je tomberais malade encore une fois!

Cette conversation, qui mettait dans un grand embarras l'aînée des deux sœurs et qui faisait rougir la cadette à chaque instant, avait lieu à l'extrémité du grand enclos où les pensionnaires passaient leurs récréations.

Les abois d'un chien se firent entendre de l'autre côté d'un mur très haut qui séparait le jardin d'une prairie peu fréquentée.

— Plantiau! c'est Plantiau! s'écria Marcelle toute joyeuse.

— Et Pierre-Paul n'est pas loin! ajouta Suzanne.

— Ne restons pas ici, mesdemoiselles! dit Laure avec une sorte d'effroi.

En même temps elle prit Marcelle par la main; Marcelle résista.

Une voix fraîche et claire qu'on pouvait prendre pour celle d'une jeune paysanne chanta sur un air du pays:

Dans une grande cage d'or  
Ma tourterelle est enfermée;  
Ma sœur d'enfance, mon trésor,  
Ma compagne, ma bien-aimée!

Du ciel ses yeux ont la couleur,  
Et d'une douce fleur son cœur,  
Son cœur a la fraîche senteur;  
Le mien est brisé de douleur.

You lan la! ma bien-aimée!  
Tout mon bonheur!

Dans le milieu de l'enclos, la plupart des pensionnaires jouaient aux barres; les sous-maîtresses causaient en les regardant; la voix qui chantait au delà du mur fut couverte sans doute par les éclats de rire des Camille et des Atalante qui rivalisaient d'agilité.

Laure inquiète écoutait à peine, Suzanne resta immobile et muette, mais Marcelle poussa un cri que Pierre-Paul aurait reconnu entre mille :

— Silence, au moins ! dit Laure en lui mettant sa main sur la bouche.

Et Pierre-Paul, certain maintenant d'être écouté, entonna son second couplet avec un accent de triomphe qui n'échappa point aux trois amies :

A l'entour de la cage d'or  
Où ma compagne est enfermée,  
Moi je tourne, et je tourne encor,  
Je ne puis voir ma bien-aimée !

Sans pitié pour notre malheur !  
Hélas ! un cruel oïseleur  
Sous les barreaux retient ma sœur ;  
Sous les barreaux il a mon cœur.

You lan la ! ma bien-aimée !  
Tout mon bonheur !

— Marcelle ! dit Laure de plus en plus alarmée, si la supérieure savait ce qui se passe ici, elle en écrirait à mes parents ; Suzanne serait punie, je risquerais d'être renvoyée, et toi aussi peut-être.

— Pourtant, objecta Suzanne, nous ne faisons qu'écouter ; est-ce notre faute, à nous, si Pierre-Paul chante dans la prairie ?

— Allons-nous-en ! croyez-moi, et n'y revenons plus ! dit Laure toute tremblante.

Pierre-Paul, qui s'attendait à une nouvelle marque d'approbation, resta un moment indécis.

Il sentait pour sa part qu'une tentative d'escalade serait une faute grave qui peut-être nuirait à Marcelle ; et d'ailleurs, rien n'était moins facile que de grimper, car une large douve d'eau vive séparait encore la prairie du mur garni de verres cassés.

L'obstacle moral fut néanmoins de beaucoup plus fort que l'obstacle matériel.

Après un instant de silence, le jeune gars reprit avec un certain trouble :

A travers le grillage d'or,  
Glisse-toi, ma chanson rimée ;  
Dans la cage prends ton essor  
Et vole vers ma bien-aimée ;

Va lui dire que ma douleur  
Est encor pleine de douceur,  
Car, nuit et jour, mon triste cœur  
Reste captif avec ma sœur.

You lan la ! ma bien-aimée !  
Tout mon bonheur !

La cloche de l'étude sonna, et Marcelle fort émue cria de toutes ses forces :

— Merci ! adieu !

Pour le coup, Laure se fâcha.

Le soir, elle crut devoir adresser à sa petite amie un discours en trois points dont la conclusion fut qu'il fallait empêcher Pierre-Paul de jamais commettre de pareilles imprudences.

— Mais comment ? demanda Marcelle.

— Fais-le lui défendre par Corentine.

— Oh non !

— Pourquoi donc ?

— Je serais sûre de faire de la peine à mon ami.

— Eh bien ! il ne faut pas ! s'écria Suzanne.

— Proposez un meilleur moyen, au moins, dit Laure.

— Ecrivons-lui ! et, dès que Plantiau aboiera, Laure lancera de l'autre côté du mur la lettre attachée à une pierre.

— Y songez-vous ? c'est pis que toutes les chansons.

— Nous ne le ferons qu'une fois, dans une bonne intention, sans qu'on nous voie, disait Suzanne.

Et la lettre fut écrite, en partie par Marcelle, en partie par la sage Laure elle-même, qui la jeta de l'autre côté du mur avec le plus grand succès, car Plantiau en accusa réception à coups de gosier.

S'il était défendu à Pierre-Paul de chanter, d'appeler ou de crier, il ne lui était pas interdit de revenir souvent de l'autre côté du mur et de s'y cacher dans les hautes herbes.

Le chien donnait le signal de son arrivée.

Marcelle, Suzanne et Laure chantaient ensemble, ce qui ne pouvait être blâmé par personne, et Pierre-Paul rentrait tout joyeux au Moire, après avoir fait huit fortes lieues de pays, rien que pour entendre la voix de sa chère petite compagne d'enfance.

Les jours où il devait venir étaient connus d'avance par les trois jeunes amies, qui ne manquaient pas de se trouver au coin convenu. Laure avait fini par se laisser entraîner.

Disons-nous qu'une balle élastique entra un jour par-dessus le mur de l'enclos et que dans cette balle Marcelle devait trouver une lettre à laquelle il fallut bien répondre. Laure elle-même en convint, car Pierre-Paul demandait l'avis de ces demoiselles sur un grave question :

— Devait-il ou ne devait-il pas essayer d'être le fournisseur de lait du couvent ? En ce cas,

comment s'y prendre ? à qui s'adresser de préférence ? et, si sa démarche réussissait, comment pourrait-il entrevoir Marcelle de temps en temps.

Le conciliabule des trois amies se rassembla le plus secrètement possible pour examiner l'audacieuse proposition de Pierre-Paul.

Les religieuses, pleines de confiance en Mlle de Beauval, qui se distinguaient par leur bonne conduite et leur piété, n'avaient pas craint un seul instant qu'elles pussent induire à mal leur jeune protégée. Marcelle d'ailleurs se faisait remarquer aussi par sa douceur, son application et son obéissance.

Elle arrivait de Paris : on savait bien qu'elle avait été nourrie à Saint-Loup, mais pouvait-on se douter qu'elle y avait passé près de onze ans, quand elle s'était montrée capable d'entrer d'emblée dans la seconde classe ? Pourrait-on soupçonner enfin, qu'elle fût déjà l'héroïne de tout un petit roman, elle, la plus jeune ?

Ces trois demoiselles étaient donc à peine observées, et le petit roman cheminait en dépit de la prudence de Laure, qui opina d'abord pour répondre à Pierre-Paul par la négative.

Mais Suzanne objecta que le lait du couvent était détestable, tandis que celui du Moire était le meilleur du pays à plus de dix lieues à la ronde. Pierre-Paul avait un troupeau de vaches, devait-on l'empêcher de vendre son lait ? et, si l'assistante lui accordait la pratique, ce serait tant mieux pour tout le monde.

— En venant bien exactement à huit heures du matin, quand nous allons à la chapelle, il nous verrait certainement passer dans le grand corridor, dit Marcelle en rougissant.

Elle avait fait, comme l'on voit, d'inévitables progrès en diplomatie, — les craintes de Laure, les scrupules de Suzanne, ayant fini par lui faire comprendre que son amitié pour Pierre-Paul, — son petit mari de Saint-Loup, — était un cas très répréhensible à Notre-Dame-des-Fleurs.

Les savants auteurs de la grande complainte de Fontainebleau affirment que :

« Partout, si l'on n'est veau,  
Dans son lait on boit de l'eau. »

Mme la supérieure et la sœur assistante, après avoir inutilement possédé des vaches et puis une laitière à leurs gages, étaient convaincues par une longue expérience de cette lamentable vérité.

Il était réservé à Pierre-Paul de donner le plus éclatant démenti.

Moins d'une semaine après avoir reçu par-dessus le mur d'enceinte une fort longue réponse à ses questions, le jeune père apprit confidentiellement à l'oncle Gervais qu'il avait obtenu aux meilleures conditions la fourniture générale de laitage de Notre-Dame-des-Fleurs.

— *Core pus drôle !* fit le vieux fermier du Moire d'un ton admiratif.

## XXVII.

## L'AVARICE DE L'ONCLE GERVAIS.

— La fourniture générale du laitage de Notre-Dame-des-Fleurs !... *Core pus drôle !* répéta l'oncle Gervais en souriant. Ah ! petit malicieux, tu es bien toujours le même.

— Nous n'aurons jamais une goutte de lait ni une mouche de beurre perdues, répondit Pierre-Paul, pourvu que la denrée soit toujours conforme à l'échantillon que j'ai fait goûter à ces dames !...

— Bien ! bien ! le couvent est un peu plus proche que la ville, et il n'est pas malaisé de fournir du bon quand on est sûr d'être payé recta ; mais toi, mon gars, je gagerais que tu trouveras moyen de voir ta Marcelle souvantes fois.

Le gros Gervais, enchanté de l'affaire en elle-même, continuait à sourire, et pour deux raisons ; mais Pierre-Paul lui répondit sur le ton sérieux :

— Vous savez, mon oncle, que je n'ai pas le cœur changeant. Depuis le jour où je suis arrivé au pays dans la même carriole que Marcelle, je me suis attaché à elle tout doucement. On encourageait notre amitié à la Plantelle comme au Moire ; personne ne m'a jamais dit : « Prends garde, elle n'est pas de ta condition, ne l'aime pas trop ! » Au contraire, on riait, on badinait, chacun l'appelait ma petite femme, ma bonne amie, ma promise. Et je me suis accoutumé à l'aimer de même ; elle aussi me préférait à tous les jeunes gars du canton, prenant plaisir à m'entendre et contente d'étudier ce que je lui apprenais.

— Ma fine ! interrompit le fermier le plus gaïement du monde, elle aurait été fièrement difficile de n'être pas bien aise.

Pierre-Paul soupira.

— J'étais son maître et son fidèle compagnon poursuivit-il. Marcelle ne pouvait se passer de moi ; je n'ai jamais été un jour entier sans aller causer et jouer avec elle.

Dieu merci ! dit Gervais, c'était plaisir de